

Christian Vérot

Panier de crabes

Une enquête du capitaine Bouveuil

au bout
des mots

Sommaire

CHAPITRE 1	7
CHAPITRE 2	21
CHAPITRE 3	33
CHAPITRE 4	43
CHAPITRE 5	53
CHAPITRE 6	79
CHAPITRE 7	93
CHAPITRE 8	115
CHAPITRE 9	129
CHAPITRE 10	143
CHAPITRE 11	163
CHAPITRE 12	173

Tous les personnages et les faits décrits dans les pages qui suivent sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait une pure coïncidence.

Chapitre 1

La campagne est belle

Le capitaine Charles Bouveuil a décidé de s'accorder une semaine de vacances après une année riche en enquêtes de tous genres. Lui et son équipe n'ont pas ménagé leur temps pour traquer les truands, un peu de repos et de calme ne feront pas de mal.

Il a répondu à une invitation d'un ami de longue date, propriétaire d'un gîte «la chanterelle» situé sur une petite commune de Haute-Loire, à «Chalancon la tourbière». Son choix a été dicté par la présence de rivières à truites, mais aussi par la possibilité de belles balades à proximité des succellaves. Il a d'ailleurs emmené avec lui bien évidemment son équipement de pêche, mais aussi son vélo tout terrain.

Son ami qui le reçoit, Jules Théron, a restauré voilà maintenant une dizaine d'années cette vieille ferme à laquelle il a redonné vie sous la forme de ce gîte offrant cinq possibilités d'accueil. Le corps de l'ancienne ferme est occupé par le propriétaire des lieux. Accouplée à ce bâtiment, une grange a été complètement repensée, elle abrite désormais cinq appartements, proposés à la location, deux à l'étage et trois au

rez-de-chaussée. C'est un des deux appartements de l'étage que va occuper Charles. Une écurie, transformée en garage, complète les lieux. Les trois constructions forment un U avec en partie centrale une terrasse tout en verdure avec fleurs et arbustes dont les effluves remplissent les narines des arrivants. Des tables et chaises sont disposées çà et là, prêtes à offrir quelques moments de repos aux occupants des lieux.

Après cent cinquante kilomètres qui l'ont amené de son appartement lyonnais à ce coin de paradis, Charles est accueilli ce samedi à quinze heures par son ami :

— Mais voilà monsieur Charles Bouveuil, comment vas-tu, la route a été bonne ?

— Un régal, j'ai favorisé le chemin des écoliers plutôt que les grands axes et je ne le regrette pas, la région est vraiment formidable.

— On s'accorde quelques instants pour échanger, car si je ne me trompe pas ça fait vingt ans que l'on ne sait pas vu.

— Exact, depuis le dernier rallye Lyon Charbonnière. Tu avais terminé onzième et moi huitième. C'était la belle époque !

— On avait vingt ans de moins. Je te laisse prendre place sous le saule pleureur, on sera à l'ombre et au frais. Je reviens tout de suite avec deux bières. On s'occupera de ton installation ensuite.

Ce faisant, Jules s'engouffre dans le bâtiment central. Charles a juste le temps de s'installer que son ami est de retour avec deux canettes de bière à la main.

— La «clim» dans nos voitures, n'empêche pas d'avoir soif, surtout avec la chaleur ambiante du moment.

Charles apprécie le breuvage bien frais.

— Effectivement, comme disait mon grand-père :» ça fait du bien par où ça descend». Alors annonces, tu as fait quoi pendant tout ce temps?

— Une reconversion, c'est bien à la mode aujourd'hui. Tu te souviens, j'étais responsable de production dans une industrie chimique. Un jour j'ai décidé qu'il fallait que je donne une autre orientation à ma vie. J'ai eu la chance d'hériter d'une somme rondelette à la mort de mon oncle, ce qui m'a bien facilité les choses. Mon premier objectif était de m'éloigner de la ville, j'ai donc cherché à m'installer à la campagne et je suis tombé sur cette ferme. Le propriétaire, vieillissant, avait décidé d'arrêter son exploitation et de se retirer en maison de retraite. L'idée de monter un gîte m'avait plus d'une fois traversé l'esprit. L'occasion était trop belle. J'ai donc franchi le pas. Je ne te cache pas qu'il y a eu pas mal de travail pour mettre les lieux dans l'état où tu les vois aujourd'hui. On peut dire que j'ai passé une bonne dizaine d'années à faire le maçon, le menuisier, le plâtrier, l'électricien, le plombier.

Charles l'interrompt :

— Et le jardinier. En tout cas la première impression est bonne, tu as réalisé un petit coin qui semble être le paradis.

— Content que ça te plaise. Mais parles moi un peu de toi, toujours dans la police ?

— Toujours, depuis quinze ans à la police judiciaire de Lyon, aujourd'hui comme capitaine. Je dirige le groupe Alpha, une équipe extraordinaire, une fille et trois garçons, avec qui le travail devient presque un plaisir.

— Et... toujours célibataire ?

— Si le célibat c'est ne pas être marié, oui. Et toi ?

— Mon épouse n'a pas voulu comprendre mon besoin de changer de vie, elle a donc continué de son côté et moi du mien. Nous sommes restés bons copains, elle vient parfois passer quelques jours à «la chanterelle». Bien, il nous reste encore pas mal de points à évoquer sur ces dernières années, mais nous avons une semaine devant nous. Je vais te conduire à tes appartements.

Charles décharge les bagages de sa voiture et suit son ami. Ils empruntent un escalier en bois qui les conduit au premier étage de la grange réhabilitée. Avant d'entrer dans la pièce qui lui est réservée, Charles remarque l'écriteau posé sur la porte : «la coulemelle» :

— Dis donc, tu es sponsorisé par une fabrique de champignons, «la chanterelle» et maintenant «la coulemelle»...

— Ce n'est pas faux, il y a aussi «les cèpes», «les mousserons», «les girolles» et «la morille», pour la salle de

repas c'est «les lactaires délicieux». Nous sommes dans un pays de champignons, il faut le dire haut et fort.

Charles ne peut que constater :

— Tu as fait un super boulot, la «déco» me plait beaucoup.

— Jette un coup d'œil par la fenêtre, lui propose Jules.

Charles qui se sent vraiment bien dans cet environnement répond rapidement à l'invitation. Ce qu'il voit le conforte dans son choix de venir passer une semaine sur le site. La campagne est là, à perte de vue, avec au loin les fameux «sucs du Velay» avec le «mont Mézenc» et le «gerbier de joncs».

— Je sens que je vais me plaire chez toi. Il doit y avoir de superbes rivières à truites et je ne parle même pas des sentiers de randonnées.

— Tu auras tout ça, je te donnerai les infos utiles. Je vais te laisser, je dois préparer le repas du soir.

— Une autre activité à ton arc, cuisinier. Nous sommes plusieurs à résider chez toi?

— Au rez-de-chaussée, il y a un couple de Parisiens qui est là pour quinze jours, un pêcheur qui est arrivé hier pour une semaine et deux autres personnes qui doivent venir nous rejoindre ce soir pour le dîner, à priori des cyclotouristes. Tu as deux voisins de palier qui viennent de Montélimar pour faire de la randonnée, elles sont arrivées ce matin. Le gîte affiche complet. Donc à toute à l'heure, vingt heures exactement pour le dîner. Tu verras,

c'est sympa, on fait connaissance autour du repas. Sur ces paroles, Jules laisse Charles. Celui-ci récupère les derniers bagages dans sa voiture et après avoir organisé son lieu de vie, s'octroie quelques instants de repos en s'allongeant sur le lit.

À dix-neuf heures cinquante-cinq, il sort de la chambre pour rejoindre la salle à manger. Ses voisins de palier font de même. Un « bonsoir » de rigueur, une brève présentation et le trio descend les escaliers. Arrivés au rez de chaussé, le couple de Parisiens et le pêcheur viennent les rejoindre.

Le propriétaire des lieux attend ses hôtes à la porte de la salle à manger :

— Parfait, je constate que vous êtes ponctuels. Il ne manque plus que deux personnes, elles m'ont téléphoné pour me signaler qu'elles auraient un peu de retard, des travaux sur la route. Nous allons prendre l'apéritif sur la terrasse en les attendant.

L'apéritif est servi, un breuvage à base de châtaigne qui de l'avis de tous est excellent. Les échanges vont bon train, une ambiance sympathique s'installe. Il est maintenant vingt et une heures et les deux retardataires ne sont toujours pas là. Jules demande aux pensionnaires de passer à table. Ces derniers ne se font pas prier, l'apéritif a creusé les estomacs. Un plat de charcuteries locales est posé au centre de la table, le repas peut commencer. Jules joue le maître de cérémonie, il facilite les échanges et la présentation de chacun et chacune. Le couple de parisien commence le tour de table. Il est là depuis une semaine, c'est la dame qui s'exprime :

— Nous venons de prendre notre retraite avec mon mari. Nous tenions une discothèque. Nous avons décidé de prendre du temps pour visiter la France. La Haute-Loire est notre première étape et après une semaine, nous ne sommes pas déçus. La région est magnifique, les gens sont accueillants et la vie à «la chanterelle» que du bonheur!!!

Le mari apporte une précision :

— Nous nous appelons Marie et Frédéric Piaggio.

C'est au tour des deux marcheuses, voisines de palier de Charles, de s'exprimer, l'une des deux prend la parole :

— Evelyne Payre et Simone Giraud, nous venons de Montélimar, nous travaillons dans l'administration. Nous envisageons de parcourir le chemin de Saint-Jacques l'année prochaine. Cette semaine de vacances a pour but de nous familiariser avec les sentiers pentus, car chez nous, c'est le plat pays. Nous avons prévu de randonner tous les jours en moyenne vingt kilomètres. Nous ne serons pas des vôtres pour le repas de midi, pour nous ce sera sac à dos et pique-nique.

La présentation du pêcheur est brève :

— Je m'appelle Jean Rigaud, je suis venu ici pour trouver le calme, je réside à Lyon.

Arrive le moment pour Charles de se présenter. Le fait d'être capitaine à la police judiciaire entraîne une foule de questions de son auditoire interrompue par un bruit de moteur de voiture se faisant entendre dans la cour. Jules quitte

la table pour aller constater ce qui se passe. Il revient accompagné de deux messieurs :

— Voilà nos derniers locataires, l'équipe est au complet. Nous pouvons continuer le repas.

Puis se tournant vers les deux derniers arrivants :

— Nous venons de faire un petit tour de table de présentation, il ne vous reste plus qu'à le compléter.

— Je m'appelle Lucien Boyer, dit le premier.

— Et moi Marcel Lacoste, complète le second.

— Vous n'avez rien de plus à nous dire ? Questionne Jules.

La réponse est sèche et crée un certain malaise.

— Non, nous venons ici pour être tranquilles.

L'une des deux marcheuses montiliennes, Simone Giraud, essaie d'en savoir un peu plus :

— Monsieur Théron nous a dit que vous étiez cyclistes, il y a une voie verte magnifique pas très loin d'ici. Sinon il y a le tourisme, beaucoup de sites à visiter dans la région, sans compter la randonnée. Vous ne nous avez pas dit de quelle région vous venez ?

Comme toute réponse, celui qui se prénomme Lucien lâche :

— Il est excellent ce saucisson.

La réponse jette un froid dans l'assistance, il faut un certain temps avant que les discussions reprennent. Jules s'efforce de relancer les échanges, il parle des rivières locales, des possibilités d'excursions, de la voie verte, de l'origine du gîte et des spécialités culinaires locales. Durant tout le repas, les deux derniers arrivants, assis côte à côte, n'ont pas dit un mot, si ce n'est une ou deux fois, entre eux, en sourdine.

Le repas se termine par un digestif local, une verveine du Velay et chacun regagne ses appartements. Charles reste un peu plus pour échanger quelques mots avec son ami :

— Ils ne sont pas très causants les deux derniers, ils débarquent de quelle région ?

— À la réservation, ils m'ont dit habiter la région de Grenoble.

— Et ils font quoi ?

— Mystère, ils ne m'ont pas précisé leur emploi.

— Après une bonne nuit, ils seront peut-être un peu plus conviviaux, conclut Charles.

— J'espère, pour l'ambiance dans le groupe, répond Jules.

Le dimanche matin tous les locataires sont présents à huit heures au petit déjeuner. Jules demande à chacun le programme de la journée pour prévoir les repas de midi. Pour les deux filles provençales et le pêcheur, ce sera repas froid tiré du sac à dos. Le couple de parisien a prévu une visite touristique et sera présent à midi au gîte. Charles projette de faire un peu de vélo cette matinée sur la voie verte, histoire

de retrouver quelques sensations. Les deux Grenoblois ne sont pas plus loquaces que la veille la seule précision qu'ils apportent est qu'ils ne seront pas là pour le déjeuner.

Après cette collation matinale, chacun regagne sa chambre pour se préparer aux activités prévues.

Charles prend quelques instants pour admirer par la fenêtre le paysage qui se présente à ses yeux. Son regard est attiré par les deux marcheuses de Montélimar qui, sac sur le dos, partent cultiver la finesse de leurs mollets. Dans la minute qui suit, le couple de parisien grimpe dans sa «Mercedes» et démarre pour sa matinée touristique. Il s'apprête à quitter son poste d'observation pour s'équiper avec sa tenue de cycliste lorsqu'il voit apparaître un des Grenoblois, celui qui se nomme Marcel Lacoste, juché sur un vélo avec un sac sur le dos, qui quitte le gîte. Charles pense : «En voilà un que je vais sûrement côtoyer sur la voie verte, j'espère qu'il sera un peu plus bavard».

Une fois équipé, Charles descend vers sa voiture, sort le vélo du coffre, monte les roues, gonfle les pneumatiques, le voilà prêt à partir.

— N'oublie pas ton bidon, «il fait soif sur la voie verte», lui crie Jules.

— Tu as raison, je n'y pensais plus, répond Charles.

Il récupère le bidon au fond du coffre du «3008 Peugeot», le confie à son ami qui va le lui remplir aussitôt et lui rapporte :

— Bonne balade, tu verras en haut de la voie verte tu as un espace détente et en même temps une vue magnifique sur la chaîne des succs.

— C'est parti. Prépare-nous un bon casse-croûte, l'effort physique donne faim.

Charles enfourche son vélo. Après avoir traversé le village, il arrive devant une ancienne gare, départ de la voie verte. Cette dernière a été créée sur une voie de chemin de fer désaffectée. Elle est interdite aux véhicules ce qui fait qu'elle est le paradis des promeneurs et des cyclotouristes. Après deux kilomètres de montée, parcourus à un train soutenu, il peut reprendre son souffle en arrivant sur une portion plane. Il apprécie l'environnement, des sapins, des fougères, la nature à l'état pur, rien à voir avec l'air pollué de Lyon. Il en profite pour décrocher son bidon et boire quelques goulées. Le répit est de courte durée, car voilà la route qui s'élève à nouveau. Charles décide de continuer à une allure plus modérée. Il joue du «dérailleur» descend de deux pignons et attaque la montée. Il double des promeneurs, croise quelques cyclistes, mais peu de personnes en vérité. La route n'est pas très fréquentée ce qui la rend encore plus agréable.

Sur une grande portion de ligne droite, il ralentit son rythme de pédalage pour mieux observer un cycliste qui avance à quatre ou cinq cents mètres devant lui. Il reconnaît le Grenoblois parti du gîte un peu avant lui.

Ce constat établi, il décide de le rejoindre pour faire la fin de la montée avec lui, mais la route devient plus tortueuse et Charles n'a plus en point de mire son futur coéquipier.